

## EN VOITURE, S. V. P.

PERSONNE PLUS QUE LUI

Dans le bureau de M. le chef de gare d'Avout.  
Devant les employés, le chef de gare lit une récente circulaire ministérielle.

I

«... En résumé, M. le Ministre des Travaux privés et des Chemins de Fer et d'Acier recommande particulièrement à MM. les Employés la plus exquise politesse (*sic*) à l'égard de MM. les Voyageurs.»

Le chef de gare repose la circulaire sur son bureau.

—Ainsi, mes amis, vous avez bien compris ?

Tous les employés.—Oui, monsieur le chef de gare.

LE CHEF DE GARE D'AVOUT.—Voyons, Panadin, pourquoi devez-vous être poli avec les voyageurs ?

PANADIN.—Parce que si ces bougres-là se plaignent, ils pourraient nous faire flanquer un suif.

LE CHEF.—C'est très bien ! Et aussi parce qu'ils paient et que, par conséquent, nous devons avoir des égards pour eux. Maintenant, comment devez-vous montrer ces égards ? Péricolo, répondez !

PERICOLO.—Si que, par exemple, un train va se partir, alors je m'écrie aux types qui sont là : «Tous les messieurs les voyageurs qui veulent pas rater leur train, ils feront bien de le prendre, s'il vous plaît !»

LE CHEF.—Non, ce n'est pas tout à fait cela, il ne faut pas non plus être trop poli. Vous devez simplement dire : «Messieurs les voyageurs pour telle direction, en voiture, s. v. p.» Cela doit suffire.

(Sortent tous les employés.)

II

Le train pour L'Éret-les-Gaude est sur la virgule de partir. Quelques voyageurs qui ont profité de l'arrêt pour se précipiter au buffet... ou ailleurs, se hâtent de traverser les voies pour prendre leurs places, et, au besoin, celles des voisins.

PERICOLO, d'une voix de stentor.—Messieurs et Mesdames les voyageurs pour telle direction, dans la voiture, s. v. p.

UNE VIEILLE DAME.—Pardon, mon ami, quelle direction prend ce train ?

PERICOLO, toujours poli.—Madame, s. v. p., il va s'en aller du côté où est la machine.

LA VIEILLE DAME.—Mon ami, c'est pour me renseigner, j'ai peur de prendre un train qui ne serait pas le mien.

PERICOLO, voulant rester poli.—Si ce n'est pas le vôtre, je vous engagerai à ne rien prendre ici, à cause du gendarme de service qui pourrait vous arrêter. Maintenant, si c'est votre train, en voiture s. v. p. parce qu'il va fiche le camp.

LA VIEILLE DAME.—Mais enfin, de grâce, dites-moi vers qui je pourrais me renseigner...

A ce moment la locomotive fait entendre son sifflet.

PERICOLO, régence.—Madame, le train va partir, vous feriez bien de monter. Si ça n'est pas le vôtre, vous reviendrez et vous en prendrez un autre. En voiture, madame, s'il vous plaît.

Le train va se mettre en marche, la vieille dame reste immobile.

PERICOLO, de plus en plus régence.—Mais enfin ! non de nom de vieille folle, voulez-vous monter, sacré tonnerre ! ou je vous f... mon pied...

A. VIALT.

## INSTINCT DES ANIMAUX

Nous placerons sous cet article quelques anecdotes qui prouvent que les animaux se rappellent, combinent jusqu'à un certain point, les sensations qu'ils ont éprouvées, et qu'ils en tirent des résultats relatifs à leurs besoins.

Il est d'usage, dans les pensions, d'avertir de l'heure des repas par le son d'une cloche. Le chat de la maison, qui ne trouvait son dîner au réfectoire que quand il avait entendu ce son, ne manquait pas d'y être attentif. Il arriva un jour qu'on l'avait enfermé dans une chambre, et ce fut

inutilement pour lui que la cloche avait sonné : quelques heures après, ayant été délivré de la prison, son appétit le fit descendre tout de suite au réfectoire, mais il n'y trouva rien. Au milieu de la journée on entend sonner, chacun veut savoir ce que c'est, on trouve le chat qui était pendu après la cloche, et qui la ramenait tant qu'il pouvait pour faire venir un dîner.

On rapporte à peu près la même chose d'un chien que l'on nourrissait dans une communauté. Tous ceux de cette communauté qui arrivaient tard, et voulaient prendre leur repas, tiraient une petite sonnette, et le cuisinier passait leur portion par une boîte tournante, qu'on appelle tour dans les maisons religieuses. Le chien était attentif à tous ces mouvements, parce qu'ordinairement on lui aban-



Madame.—Si ma mère n'était pas morte, il y a longtemps que je serais retournée avec elle.

Monsieur.—Personne ne déplore plus que moi la mort prématurée de votre pauvre mère.

donnait quelques os, dont il se régala. Ces restes ne satisfaisaient pas toujours son appétit, néanmoins il s'en contentait, lorsqu'un jour, n'ayant rien pu attraper, il s'avisa de tirer lui-même la sonnette avec sa gueule. Le garçon de cuisine, croyant que c'était une personne de la communauté, passe une portion ; le chien ne s'en fait pas faute, et l'avale dans le moment. Le jeu lui paraît doux, il recommence le lendemain, et sûr de la pitance ne fait plus la cour à personne. Cependant le cuisinier, qui s'était plusieurs fois aperçu qu'on lui demandait une portion de plus, porta plainte. On fait des recherches, on examine, on surprend à la fin le drôle, qui ordinairement n'attendait pas que toutes les personnes de la communauté eussent leurs portions, pour demander la sienne. On admira la finesse de cet animal, et pour ne pas le priver du fruit de son industrie, on continua de lui passer la pitance, quo l'on composait de tout ce qui était resté sur les assiettes.

Un autre chien, non moins avisé, était dressé à faire plusieurs commissions. Lorsque son maître voulait l'envoyer chez le traiteur, il faisait certains signes que le chien connaissait, et cet animal revenait gaiement avec ce que le traiteur lui avait mis dans la gueule. Tout allait au mieux, lorsqu'un beau soir deux chiens du quartier, flattés par l'odeur de petits pâtés que ce nouveau messager portait, s'avisèrent de l'attaquer. Gueule Noire, c'était le nom de ce messager, pose aussitôt son panier à terre, se met devant, et se bat courageusement contre le premier qui avance. Mais comment faire, pendant qu'il se bat avec l'un, l'autre court au panier et avale les petits pâtés. Il n'y en aurait bientôt plus, et Gueule-Noire allait être la dupe de tout ceci. Que fait-il ? Voyant qu'il n'est pas possible de sauver le dîner de son maître, il se jette dessus au milieu des deux champions, et sans marchander davantage, dépêche le plus vite qu'il peut le resto des petits pâtés.

## SEULEMENT !...

L'héritier et l'espoir de la famille J... était un petit gamin d'à peu près cinq printemps. Un jour au dîner il était très désobéissant. Son père dont il avait déjà plusieurs fois méconnu les ordres, se fâcha enfin et frappant sur la table, il dit d'une voix indignée :

—Henri, tu oublies ce que je suis.

Le petit vaurier regarda avec assurance l'auteur de ses jours et avec une exquise simplicité :

—Oh, non. Vous n'êtes que le mari de ma mère.

Et le papa ne dit plus rien, tandis que, discrètement, les invités souriaient.

## SON MENTOR

Biff.—Comment fais-tu pour toujours gagner aux courses ?

Tiff.—J'ai un ami qui connaît à la perfection tous les chevaux coureurs.

Biff.—Et tu suis toutes ses indications ?

Tiff.—Non, tout le contraire.

## ÈRE NOUVELLE

M. Durand.—Par ces temps de prospérité, vous ne devez pas chômer ?

Le débardeur.—Nous avons un ouvrage fou ; c'est au point que j'ai été obligé d'embaucher un homme pour me cracher dans les mains.

## L'ART ORATOIRE

M. Prudhomme (commençant un discours).—Oui, messieurs, je suis modeste et je m'en sens fier.

## COMPTABILITÉ D'HOTEL

Le propriétaire.—Quel est le compte du jeune Flambar ?

Le commis.—Quarante dollars.

Le propriétaire.—Mettez quatre-vingt. Son bagage vaut cela.

## DEVINETTE



—Où est maman ?

## MERVEILLEUSE DÉCOUVERTE

(Nous enverrons gratuitement des indications complètes pour la repousse des cheveux sur les crânes les plus chauves ; de même pour arrêter la chute des cheveux, le "Dandruff" et les boutons qui se forment sur le scalp.)

Cette composition rend les cheveux des Dames soyeux, brillants et fournis. Écrivez aujourd'hui : ROWELL & BURY, 85 rue St-Jacques, Montreal.